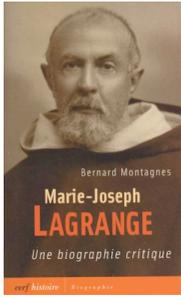


Recension par Pierre Lassave

Marie-Joseph Lagrange. Une biographie critique
Cerf histoire. Paris, 2004



Archives des sciences sociales et des religions, éd. EHESS, Paris, 2006.
Un extrait de *Vie de biblistes : tensions et dénouements* par Pierre Lassave
<http://assr.revues.org/3444>

La *biographie critique* de Bernard Montagnes sur Marie-Joseph Lagrange obéit, quant à elle, à un projet différent. C'est d'abord un volume important de plus de six cents pages qui retrace pas à pas le chemin du courageux fondateur de l'École de Jérusalem, véritable dossier plaidant implicitement la cause de canonisation avec force documents épistolaires jusqu'alors non publics. Le biographe, frère ordinal du grand exégète qu'il étudie depuis une vingtaine d'années, est en effet un spécialiste : archiviste de la province dominicaine de Toulouse et membre de l'Institut historique dominicain. Rigoureusement objectif, le récit n'en souligne pas moins, à chaque étape, les vertus cardinales et théologiques d'un intellectuel hors pair. Exemples de ponctuation parmi tant : « À un orientalisme de tout repos, qui lui vaudrait considération et honneurs, le P. Lagrange préfère le combat pour la Bible dans lequel les coups vont pleuvoir dru. » (p. 154) ; « Pour un intellectuel voué à la recherche et à la publication de ses travaux, pareil emploi du temps révèle qu'il accomplissait le service de la Parole de Dieu tout autant dans la chaire qu'à son bureau : ainsi se montrait-il vrai fils de saint Dominique et vrai Frère prêcheur. » (p. 367).

Après l'inévitable récit des origines (milieu catholique de notables bourguignons en ascension sociale) et de la vocation (attirance secrète pour la littérature, hésitation entre le droit, l'armée et l'ordre de saint Dominique découvert à travers Fra Angelico et Lacordaire), le développement suit la solide formation classique du brillant séminariste qui préfère l'aridité intellectuelle des études bibliques à la « surchauffe spirituelle » de la spéculation théologique. Dispositions qui conduisent le jeune frère Marie-Joseph (1880) à être orienté par ses supérieurs vers les études philologiques jusqu'à être appelé à fonder l'École de Jérusalem en 1890, institution pionnière dont le principe premier est de « reconnaître dans la Bible la parole de l'homme, inscrite dans l'histoire, tout en la recevant comme parole de Dieu, porteuse de transcendance » (p. 68). Créée par l'Église pour faire face à la critique scientifique des textes sacrés (cf. création en 1886 en France de la 5e section de l'École pratique des hautes études), l'École, sa revue et sa collection d'ouvrages érudits, s'identifient à son fondateur en tant qu'inlassable conciliateur entre critique scripturaire et apologie catholique. Dès les premières réserves jusqu'aux orages de la crise moderniste au tournant du XX^e siècle, le biographe suit fidèlement l'expansion d'une œuvre savante qui ne dévie pas de sa dialectique fondatrice. Il fait valoir la résistance du juste souffrant, ses moments de découragements, sa lucidité obéissante (« Je sens douloureusement notre infériorité dans les études critiques, mais je sais très bien qu'on ne remédie à rien dans l'Église en dehors de l'obéissance », 1899). Les archives épistolaires donnent du relief aux intrigues de palais et de chapitres qui déstabilisent le projet de Lagrange. La Grande Guerre marque un tournant avec l'exil momentané de l'École puis sa réinstallation malgré les réserves qui planent encore en haut lieu sur une méthode historique soupçonnée de réduire les Écritures à leurs genres littéraires composites. Au soir de sa vie, le savant accompli, qui a renouvelé avec son École l'interprétation catholique de l'ensemble du corpus scripturaire, s'interroge sur la « stérilité surnaturelle d'une vie dévorée par l'étude » (p. 433) et craint de n'avoir pu « se dépêtrer de la scolastique » (p. 437). Le bilan que dresse le biographe dans son dernier chapitre s'avère plus large que le précédent de Chauvin sur

Renan ; aux qualités de savant il ajoute celles de l'homme et du spirituel. Le savant a su combler le retard scientifique de l'Église face à l'École allemande de la pluralité des sources, confondre la naïveté des lectures littéralistes, renouer par la connaissance historique et philologique avec la lecture plénière des Pères de l'Église. La réconciliation de la critique moderne des textes avec la tradition herméneutique chrétienne qu'il opère résulte chez lui plus de la foi que d'une réflexion théologique élaborée. Le savant s'éteint peu d'années avant la seconde déflagration mondiale et surtout avant la reconnaissance officielle de son combat bibliste à travers la libéralisation de l'exégèse impulsée par l'encyclique *Divino afflante spiritu* (1943).

Le portrait final insiste sur les facettes multiples et sensibles de ce saint bibliste du XXe siècle, par exemple : sa dévotion intime et indéfectible pour la Vierge Marie à laquelle il se confie avec ferveur aux pires moments de l'existence, sa simplicité et son affabilité urbaine avec quiconque, sa passion pour les grands classiques lus dans le texte (Dante, Shakespeare, Goethe), sa conversation vive non sans un soupçon de mélancolie dans le regard. Obéissance et connaissance, qualités suprêmes du dominicain, demeurent les maîtres mots de cet attachant portrait en canonisation (*ministerium scientiae ad quod deputati sumus*). Tout se passe comme si cette biographie qui s'annonçait « critique » entrait en tension avec sa dimension hagiographique, par son personnage central.